

Colette Soler

Style de passes *

Préambule

Je commence par un préambule pour cadrer la question que je pose. J'ai commencé et je continue à m'interroger sur ce qui dans la structure n'est pas langage, mais qui tombe cependant sous le coup du langage. Lacan en a proposé plusieurs noms : la Chose d'abord, puis l'objet *a*, puis le dire, dont j'ai souligné l'importance à Rome. Le réel n'est pas dans la série, du moins le réel qui se définit d'être hors symbolique, car il n'est pas en lui-même dans la structure ni de langage, ni de discours. C'est, disons, le référent absolu, l'impossible à prédiquer. D'où la question dont je suis tentée de dire qu'elle hante l'enseignement de Lacan, et depuis le début, de ce qui du réel hors structure se laisse prendre dans les rets de la structure.

Ce référent absolu, comment devient-il captif, si vous me passez ce terme ? La réponse la plus élaborée de Lacan recourt à la topologie, celle du tore mais surtout celle du nœud, dont le schématisme tente de suppléer au fait que le référent absolu est imprédicable. C'était une tentative vraiment forcenée de Lacan pour trouver un remède à ce à quoi nous condamnons le langage, à savoir à la métaphore. C'est ainsi qu'il le dit dans ce petit texte très précieux « Peut-être à Vincennes ». Ce « peut-être » avait déjà un parfum assez désabusé, en fait. C'était un appel à la topologie contre l'infinitude de la substitution signifiante avec sa traînée de sens.

Cependant, non seulement l'usage analytique de la topologie reste un problème et ce que Lacan en dit dans le même texte n'est guère encourageant, puisqu'il envisage son effet d'égarement possible, mais la topologie ne nous épargne pas une autre question, prioritaire dirai-je, celle des modes de manifestations de ce référent du mot

* Séminaire École « Questions issues de l'expérience de la passe », à Paris, le 27 janvier 2011.

réel. Faute de quoi il pourrait bien n'être que fiction, fiction de mot. Ce réel, on peut certes le dire captif du nœud, soit arrimé à l'imaginaire et au symbolique, mais il n'en reste pas moins antinomique à toute vraisemblance – vous reconnaissez la citation de la Préface – et donc non contaminé par le vrai. Or, seul le vrai se dit dans une analyse – quoique à demi. La question de ce que j'ai appelé les épiphanies du réel, de ses manifestations dans l'expérience se pose donc. Que ce soit une question pour Lacan est lisible sans équivoque à partir d'*Encore*, alors même que le recours topologique bat son plein – à partir d'*Encore* et probablement avant, il faudrait suivre le fil.

Déjà pour l'objet *a*, en tant qu'il se fonde d'une perte réelle, il avait posé dès 1963 que son révélateur phénoménologique unique était non pas le signifiant mais un affect, l'angoisse. En 1974, il confirme : l'angoisse est par excellence affect du réel se manifestant dans l'imaginaire. Elle est même « avènement de réel », je souligne avènement. Quant au savoir de *lalangue*, réel car hors sens et insu, ce sont « toutes sortes d'affects énigmatiques » qui en révèlent la présence. Ce qui veut dire, j'ai essayé de le développer au début de cette année, que ces affects, effets du seul savoir de *lalangue*, ne sont ordonnés ni par le discours commun, ni par le fantasme individuel.

Il faudrait ajouter que pour l'autre jouissance, la pas phallique, dont l'Autre ne sait rien, il évoque ses quelques « manifestations » – je souligne là le terme manifestations comme j'ai souligné avènement – erratiques.

Puis j'ajoute encore la formule qui dit que le symptôme est « événement de corps ». L'événement, par définition, c'est une émergence de réel, hors tout programme symbolique, fût-il celui de l'ICS (inconscient). Au fond, c'est l'événement de jouissance contingent qui fait que *lalangue* « précipite » dans une lettre hors sens, et extraite du chiffrage qui, lui, génère du sens, quoiqu'il lui soit hétérogène. Cette lettre est dès lors élevée au statut de référent, Frédéric Pellion l'a bien fait valoir lors de nos dernières journées.

C'est donc un fil continu de Lacan que le thème des manifestations du réel dans une expérience qui est toujours structurée par les semblants : angoisse, affects énigmatiques, manifestations de jouissance autre, événement de jouissance symptomatique qui fait la lettre sont autant d'émergences du réel hors sens dans l'expérience. Il faut

donc tenir les deux bouts du fil. Que puis-je savoir ? rien qui n'ait la structure de langage dit *Télévision*, je ne peux m'extraire de la métaphore que par la topologie et la logique, mais pas de topologie ni de logique qui puisse réduire cette dit-mension épiphanique du réel à laquelle chacun a affaire dans l'expérience et dont les effets sont tous d'affects, la jouissance affectée affectant ledit sujet. Je précise ce qui a fait virer l'accent mis par Lacan sur la fonction des affects. Les affects étant des effets de l'ICS, tant qu'il a pensé que l'exhaustion comme il disait des signifiants de l'ICS était possible, l'action analytique visait seulement les signifiants générateurs des affects qu'il s'agit de soigner dans une analyse. Mais quand il aperçoit la fonction de l'objet non signifiant, puis de *lalangue* dont l'exhaustion est impossible, alors l'affect-effet devient révélateur et soustrait son monopole au signifiant.

Dans le dispositif de la passe, il s'agit du témoignage d'une expérience en tant qu'elle a produit un analyste. Une analyse, c'est d'abord la traversée d'une expérience, qu'il faudra bien sûr penser ensuite, pour élaborer le savoir de l'expérience, mais ça suppose la traversée, et c'est ce dont il s'agit dans le témoignage. Autant dire que l'historisation de son analyse n'est pas la théorisation de l'analyse. Lacan a clairement situé les choses à cet égard quand il situe le pas qui fait prendre la place de l'analyste, je cite, « pour y opérer comme qui l'occupe, alors que de l'opération il ne sait rien, sinon à quoi dans son expérience elle a réduit l'occupant ¹ ». Elle l'a réduit à ce *désêtre* où s'évanouit l'idéal du sujet supposé savoir, ça il le sait parce que ça fait partie de l'expérience.

Or, une expérience par définition est toujours singulière, et à expérience singulière, témoignage singulier, forcément. On le répète, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Entre autres que s'il s'agissait seulement de reconnaître la structure qui vaut pour tous, il n'y aurait pas besoin de passe. Certes l'expérience n'est pas sans ordre, sinon nous ne pourrions pas parler d'entrée ou de sortie. Ce que Lacan a appelé « l'impasse » du transfert, voire son leurre, structure cette expérience, c'est même la seule impasse structurale en jeu dans une analyse et ce n'est pas une impasse de fin. C'est le contraire, la fin de passe en assure la sortie. Avec ça on pourrait donner une formule générale de

1. J. Lacan, « Discours à l'EFF », *Scilicet*, n° 2-3, p. 25.

ce que l'on cherche dans une passe : évaluer les variations du rapport au savoir qui va des espoirs placés dans le savoir supposé, aux jouissances du savoir déchiffré, et finalement à l'horreur de savoir, de savoir les conséquences du savoir ICS et à l'issue de cette horreur. Cependant, aucune analyse n'est une expérience type, ou une cure type. « Variantes de la cure type » a été écrit pour dénoncer cette notion, qui n'est pas de Lacan. Il y a une structure ; que des cures singulières. C'est que, sans même parler de vérité, réel et position éthique d'un parlant lui sont propres. La passe ne peut donc pas éviter la question des manifestations du réel.

Quelle est donc la fonction du style dans ce qui est à reconnaître ? Le style fait partie étrangement de ce qui dans le langage n'est pas langage et qui a pourtant une fonction dans la transmission. Lacan a souligné pour son enseignement cette fonction de transmission. Dans un discours, le style, c'est un facteur disjoint du langage, du couple signifiant/signifié, lui plus ou moins objectivable. Il se situe plutôt du côté de la manière : manière de dire, manière de faire aussi dans la conduite, car le style n'est pas seulement le style d'écriture qui fait l'écrivain, il y a le style propre à l'acte d'énonciation, et même à toute la conduite en fait.

Un discours qui veut faire mouche ne peut éviter sa question. Dans la psychanalyse, plusieurs occurrences du discours qui veut produire des effets : celui de l'analysant dans sa relation à l'analyste, de l'enseignant dans sa relation à son public, de l'interprète, et aussi du passant bien sûr dans sa relation indirecte au jury. Je dis faire mouche pour marquer que le style, ce n'est pas seulement pour faire joli, pas un facteur esthétique, c'est un facteur causal qui a des effets, et je m'interroge sur ses effets dans le dispositif de la passe. Je cite Lacan : « Il est troublant que ce soit avec des signifiants que l'analyse affecte. Ces signifiants bien sûr ne sont pas étroitement liés avec la linguistique. Le ton aussi a quelque chose à faire dans l'affaire, et si bien ce que l'on appelle le style. »

Le style produit des effets d'affect, c'est une évidence et pas seulement dans la psychanalyse. Qu'il s'agisse de style de parole, et là chaque analysant a le sien que ladite association libre n'efface pas, de style littéraire ou de style de conduite, il y a des styles qui enchantent, qui irritent ou qui indignent, ou qui ennuient, qui endorment

ou le contraire, ce n'est que trop évident. Bref, les frictions entre les êtres qui rendent la vie en société si difficile sont souvent de pures questions de style. Mais il ne faut pas croire qu'en disant pure question de style j'en réduis l'importance. C'est le contraire, car on touche là à de l'irréductible. Ce n'est pas le cas quand on parle des intérêts économiques, à ce niveau on peut toujours négocier, passer des accords contractuels, voire amener l'autre à résipiscence, ce qui est finalement une solution par la violence que l'histoire illustre au long des siècles, mais en matière de style rien de tel, plutôt de l'irréductible et de l'inconciliable.

Or, si les signifiants viennent de l'Autre, et c'est pourquoi il peuvent circuler de l'un à l'autre des semblables qui puisent à la source du même Autre, le style, lui, ne vient pas de l'Autre, il serait plutôt l'index de la séparation, de ce que Lacan appelait à une époque l'entrée du sujet dans le réel. Il vient si peu de l'Autre, le style, qu'il n'a pas de semblable, n'est pas même reproductible, jamais deux pareils. C'est l'inimitable. L'infalsifiable d'un parlêtre, comme les empreintes digitales et l'ADN pour le corps, ou la graphie pour la gestuelle. L'impossible à pasticher, malgré le jeu des pastiches, des imitations et des « à la manière de »... cf. l'émission de France culture, *Des papous dans la tête*. On pourrait dire qu'il présentifie, et hors même de l'expérience analytique, la fameuse « différence absolue », la manière unique qui fait identité du dire.

Le style, c'est...

D'où vient-il ? Qu'est-ce qui le détermine ?

Lacan a produit quelques formules canoniques, échelonnées selon ses élaborations successives. D'abord, le style, c'est l'homme à qui on s'adresse, c'était l'époque de la structure de langage, S1/S2, c'était le style défini, disons, sur les lignes de la parole de dialogue. Mauvaise définition en fait, qui subordonnait le style à l'adresse qui commande plutôt aux contenus. Puis il a corrigé, « le style, c'est l'objet », à l'époque où il élaborait l'effet de langage majeur écrit avec l'objet *a*, soit ce qui se joue entre les lignes, dans l'intervalle signifiant. Ce serait une erreur d'en faire le dernier mot. Il en faut une troisième, ajustée à ce qui vient après. Lacan ne l'a pas produite mais on peut tenter. Pourquoi ne pas dire : le style, c'est le dire, ou aussi bien le

style, c'est le *sinthome*, le dire *sinthome* qui fait le parlêtre, par nouage de *lalangue* avec l'imaginaire et le réel. Le style, c'est la pointe émergée, perceptible mais non conceptualisable, des effets de l'ICS dans toute son ampleur. L'index majeur de la façon dont un être est affecté par l'ICS et spécifiquement par l'ICS-*lalangue*. C'est au point qu'il faudrait le mettre en série avec les affects énigmatiques sur lesquels j'ai mis l'accent et qui sont eux-mêmes en série avec l'angoisse. L'angoisse, premier des affects énigmatiques, qui révèle au niveau de l'expérience ce que ni le signifiant ni le concept ne révèlent, à savoir la présence de ce qui manque dans l'Autre, l'objet *a*, a-phénoménologique. Les autres affects énigmatiques, eux, révèlent ce qui ne manque pas, le savoir de *lalangue*, présent mais impossible à tout déchiffrer, définitivement insu donc.

Le style manifeste aussi dans l'expérience l'être affecté par l'ICS en tant que réel, mais, et c'est sa différence, il le manifeste en acte. En ce sens, on ne peut pas l'homologuer aux affects qui, eux, sont subis. Il est du côté des conséquences d'acte des affects de l'ICS – il n'y a au demeurant pas d'acte qui ne soit marqué d'un style, lequel inclut toujours la fonction du temps, avec sa durée et la précipitation de ses hâtes. C'est d'ailleurs pourquoi, sans être choisi – on ne choisit pas son style, on en est plutôt déterminé, et on ne peut guère en changer, sauf cas exceptionnel –, il n'est cependant pas vécu comme imposé, le style, à la différence de bien des affects, il est plutôt perçu comme identique à soi-même, plus proche à cet égard du symptôme, mais sans que l'on puisse parler d'identification à son style. Probable que son point d'ancrage dans le réel est le premier rapport à *lalangue* originelle que la dématernalisation a fait passer ensuite à la langue d'une culture, tandis que l'histoire propre à chaque parlêtre y a inscrit sa marque éthique. Je dis probable, car il n'y a pas moyen de mathématiser la genèse du style : au fond, le style, c'est l'indicible identité en acte. Or, c'est le premier comme le dernier ressort de toutes les sympathies et antipathies.

Alors, si le style est bien manifestation énigmatique du rapport à l'inconscient, je pourrais dire l'ICS borroméen, comment ne répercuterait-il pas le franchissement éventuel de l'horreur *de* savoir – à ne pas confondre avec une horreur *du* savoir – qui fait l'être de l'analyste et dont témoigne par ailleurs, si on en croit « La note aux Italiens », ce que j'appelle une conversion d'affect, de l'horreur à l'enthousiasme.

Quel est son poids dans les décisions des cartels ? Il me paraît certain. Je ne vais pas jusqu'à dire qu'il fait le secret des décisions des cartels, mais chaque fois que j'ai participé à un cartel de la passe, j'en ai perçu l'incidence dans les réactions spontanées des membres du cartel avant que n'entre en jeu l'élaboration qui vise à fonder la décision. La trace s'en fait sentir même dans ce qui s'en dit après coup de la passe et dans ce qui s'en écrit. Dans le travail commun de l'École d'ailleurs, pour peu que l'on se donne le temps et que la bonne volonté y soit, ce qui est, sauf exception, généralement le cas, je constate que le plus souvent on arrive à s'entendre, il n'y a pas de divergences essentielles sur les thèses, d'autant que le texte de Lacan est notre arbitre. Reste qu'avec la même thèse, et pas le même style, ça fait deux.

Or, la passe n'est pas faite pour vérifier que l'analyste peut fonctionner comme praticien de l'analyse. Elle est faite pour s'assurer à travers le témoignage qu'il ex-siste, comme être modifié par son analyse. Le paradoxe de ce à quoi sont confrontés les membres des jury de la passe, c'est qu'ils doivent « reconnaître » ce qui ne relève pas d'un savoir, soit cet être modifié, dont l'index est un changement des affects générés par les effets de langage quand ils ne sont plus couverts par l'écran du sujet supposé savoir. Ces effets du langage qui font le destin de tout parlêtre sont déjà là avant l'analyse, et même ils la motivent.

Le sujet les rencontre sous une double forme : d'un côté la castration, comme triple manque, d'être, de jouissance et de savoir, de l'autre les symptômes comme jouissance imposée – ce que Lacan condense en « Y a pas de rapport sexuel ». Le sujet les rencontre, mais il les situe dans le registre d'une impuissance personnelle que le transfert lui fait espérer résoudre. Le dispositif de l'analyse a quelque chose de rusé, il masque ce que Lacan a appelé l'impasse du sujet supposé savoir, c'est à cette condition qu'une analyse peut commencer. Mais la fin, de quelque façon qu'on la prenne, c'est la fin de la prise du sujet dans cette impasse. Elle suppose le passage au savoir que l'ICS est certes du savoir, mais sans sujet, réel et dans le réel, avec les conséquences irréductibles que je viens d'évoquer et qu'aucun analysant n'ignore. À cette condition, le changement d'affect est possible et ce qui fut l'affect de l'impossible à supporter peut cesser, une fois que celui-ci est élevé à l'irréductible. La levée du refus de savoir

est donc une condition de possibilité du changement d'affect final. Condition cependant pas suffisante, car on peut avoir cerné son horreur de savoir sans l'avoir franchie.

Reconnaître l'insu

Pour le cartel, ce qu'il ne sait pas, ce qui n'est pas de structure, mais nouvelle réponse éthique à l'aperçu pris sur la structure, est-ce possible ? En fait, c'est la seule chose que l'on puisse reconnaître, car ce que l'on sait on n'a pas à le reconnaître. Notez en outre que Lacan a donné un exemple éminent de reconnaissance de ce que l'on ne sait pas. C'est l'amour tel qu'il l'a repensé à la fin d'*Encore*, cet affect par lequel on reconnaît chez l'autre, et sans passer par le concept, un rapport spécifique à l'ICS, rapport qui s'indique par toutes sortes de signes énigmatiques. Qui ne voit que celui qui aime ainsi a la fonction de... « plaque sensible » aux affects énigmatiques. C'est d'un amour passeur que Lacan parle dans *Encore*.

Alors, je m'arrête de nouveau aux expressions de Lacan qui, à propos de la passe, réfèrent à ce qui échappe au seul repérage de structure. La fonction de plaque sensible du passeur en est une. Pas besoin de plaque sensible là où on sait, là où la structure suffirait à tout. La plaque sensible est nécessaire pour entrer en résonance personnelle avec la manière dont l'expérience a affecté de façon singulière un passant. La plaque sensible, ce n'est pas le bloc-notes magique de Freud, la plaque sensible c'est la résonance avec ce que l'on appelle faute de mieux « position subjective » du passant, soit sa réponse propre au réel de l'ICS, réponse qui se manifeste en affects.

Outre la plaque sensible, Lacan évoque aussi les... « congénères ». Quel terme ! Rien de plus éloigné du savant, fût-ce du savant en structure de langage ou de discours instruit par les textes de Lacan, que des congénères. Les congénères, ça évoque des semblables, non pas en matière d'image, mais, je dis le mot propre, en matière de race. À ces congénères Lacan impute d'avoir à reconnaître « la marque » de l'appartenance... à la même race. Dès que l'on parle de la marque d'une race on entre dans un thème brûlant. Lacan le fait très tranquillement, car il a posé que les races sont des produits de l'art, comme on le voit bien avec les races d'animaux domestiques, des produits de l'art du discours. D'où sa thèse plus générale du « racisme des

discours en action ». Chaque discours produit en effet ce que l'on peut appeler une race de jouissance. Elle n'a pas de raison d'être en sympathie avec d'autres configurations de jouissance. Il serait amusant de reprendre là le thème de la confrontation devenue légendaire dans la psychanalyse entre la race des hystériques et la race des maîtres, ou de ce qui en reste aujourd'hui.

Le paradoxe du discours analytique, c'est de produire la race des différents, celle avec laquelle on ne peut pas faire un tout, mais au mieux un tas. Différents de quoi ? « La note aux Italiens » peut nous servir de repère. Elle marque des strates. Je suis en train de les commenter en détail. Différents d'abord, différents de l'humanité qui *du* savoir n'en veut pas, car elle n'en a pas le désir, alors qu'il n'y a d'analyste que si ce désir lui est venu. Cette première différence par le désir du savoir, d'un savoir dont la science a donné le modèle, telle est la condition historique préalable, nécessaire pour le psychanalyste. Et même pour chaque psychanalyse, dès son départ, car l'association libre qui permet le déchiffrage, et qui invite à ne pas se préoccuper du sens, ne pas reculer devant le non-sens, les incongruités, les signifiés prohibés, etc., bref, « dire des bêtises », soit des signifiants détachés de leur effet de sens, est elle-même un précepte qui pousse vers le désir *du* savoir, du « savoir textuel » dit Lacan, le même que Milner impute aux juifs de savoir. C'est la condition nécessaire qui permet d'ouvrir l'expérience, autrement dit qui permet que des analystes fonctionnent, mais elle n'est pas suffisante. C'est pourquoi le *gay* savoir, cette jouissance du déchiffrage qui porte le désir *du* savoir, n'a selon Lacan, qui en a pourtant fait grand cas, qu'une valeur préalable et subordonnée dans la psychanalyse, la production de l'être de l'analyste supposant autre chose.

La deuxième condition, suffisante, c'est que, dans ce groupe que Lacan désigne comme « les rebuts de la docte ignorance », ceux donc à qui est venu le désir du savoir, dans ce groupe se distinguent, au terme d'une analyse, les différents de tout autre, qui eux sont marqués, pas seulement par le désir *du* savoir, mais par le franchissement de leur horreur *de* savoir. Et franchir l'horreur de savoir, de savoir les conséquences de l'ICS, c'est aller vers un désir *de* savoir. Ce franchissement seul assure de l'analyste, et il a un index dans l'expérience selon Lacan : un d'affect. L'enthousiasme quand il se substitue à l'horreur signe ainsi un franchissement vers un désir *de* savoir.

Il est bien clair, en tout cas pour moi, que ce paradoxe de la race des différents préside à une clinique spécifique des analystes. Je retiens la définition que Lacan a donnée de la clinique : « La clinique, c'est le réel en tant qu'impossible à supporter » (Ouverture de la section clinique). Voilà une définition du réel par l'affect, l'affect de l'impossible à supporter. Pour les analystes, si le désir de savoir n'y est pas, il culmine éventuellement dans ce que subsume l'expression « l'horreur de l'acte », encore un affect, avec toutes les conséquences que cette horreur entraîne au niveau du groupe des analystes, comme de la pensée. Il ne me paraît pas moins assuré que si à la fin il y a franchissement du refus de savoir il ne peut que se traduire au niveau du style de dire du passant, si le style est bien l'index du rapport éthique au savoir.

L'entre soi

Finalement, ces élaborations culminent dans une formule tardive de Lacan : la passe, ça consiste à se reconnaître entre soi². L'expression en remet sur « congénères ». C'est un soi spécial. Il écrit se reconnaître « entre s(av)oir ». Ce jeu d'écriture met les points sur les i, en élidant d'une parenthèse le (av) de savoir. J'ai dit un soi spécial, n'empêche que se reconnaître entre soi, c'est la définition même de la cooptation, ou d'une « agrégation » comme il le reprochait à l'IPA, et la valeur d'une cooptation est à la merci des cooptants. Il s'agirait donc de se coopter en fonction d'une homologie perçue quant aux effets singuliers de ce qui a été approché de plus réel dans une analyse, qu'ils se traduisent par l'affect ou par le style, style du rapport au réel qui commande à l'acte. Le style marque d'ailleurs toutes les fins de liens, hors analyse et dans l'analyse. Qu'il s'agisse des liaisons amoureuses, des sorties de la position analysante ou de la sortie de la relation à l'analyste. Seulement, le style de conclusion propre à un sujet, c'est l'absolu de la singularité, résistant à toute universalisation.

Or, et voilà le problème, un style plus encore que les affects peut être réfractaire à l'entre soi. Le style, je l'ai dit, affecte celui qui le reçoit assez pour jouer son rôle dans la reconnaissance attendue, selon qu'entre un passant et les membres du cartel la différence, voire

2. Patrick Valas me signale qu'il a dit non pas « soi » mais « soir », le soir que l'on entend dans savoir. Je l'en remercie mais ça ne change rien à ce que j'en dis : le soi de l'entre soi, c'est celui d'un rapport au savoir.

les incompatibilités de style l'emportent sur les affinités de style. Je précise que ce que je dis là ne s'applique pas à tous les témoignages mais à ceux qui parlent effectivement de ce qu'est l'objet de la passe à éclairer la façon dont une analyse a produit un analyste. À ce poids du style du passant s'ajoute évidemment encore que rien ne permet de définir l'entre soi du cartel comme un entre soi de ceux qui auraient franchi leur horreur de savoir. Spécialement dans notre École où les cartels sont issus d'un vote démocratique totalement étranger aux questions du gradus.

J'ai fini par mesurer combien cette approche ne peut que conduire à relativiser la fonction de la nomination dans la passe et à reconnaître ce qu'elle a d'aléatoire. C'est à cela que je suis venue, car telle qu'il la formule par l'entre soi, la nomination est à la merci d'une contingence, celle des soi des supposés « congénères » de l'entre soi. C'est peut-être bien là d'ailleurs le cercle vicieux de ce dispositif, du moins en tant qu'il produit des nominations. Ce cercle, Lacan me semble l'avoir désigné quand, faisant bilan d'échec, il disait qu'il faudrait que changent ceux au jugement de qui on s'en remet (cf. « Discours à l'EFP »). Il parlait des AME qui désignaient les passeurs, mais c'était valable aussi pour le jury ; il l'a dit également.

Le peu de nominations par rapport au nombre de passants, et cela depuis le début de l'expérience, à l'EFP, l'ECF, l'AMP, l'EPFCL, produit en fait un effet de signification. À l'AMP, on essaye périodiquement de corriger par le volontarisme, on décide que l'on va nommer un certain nombre et comme par hasard ce sont toujours des responsables. Mais ça ne change rien, ce n'est qu'une péripétie. Peut-on formuler la signification produite ? Elle a évolué avec le temps, je crois. Au début, à l'EFP, les passants se sont cru mis en cause comme analystes, et ça a fait des drames, Lacan l'a souvent noté et déploré, mais sans pouvoir corriger. Aujourd'hui, il me semble que l'on commence à avoir assimilé vaguement que cette signification est éminemment équivoque et se répercute autant sur les cartels que sur les passants : car si elle semble indiquer à l'adresse des passants non nommés quelque chose comme un « votre soi d'analyste ne nous est pas apparu », ce jugement est à la mesure des soi des membres du jury qui ne s'y sont pas reconnus, et qui n'ont donc pas ouvert l'entre soi où le dispositif les place. Je dis donc : aléas de la nomination, rien de plus, et qui joue pour tous les cas de figure.

On entend parfois demander : mais est-ce que les cartels peuvent se tromper ? Cette question qui m'a été posée dans un séminaire d'École m'a arrêtée. Pour deux raisons. La première est qu'il n'est pas sûr que dans ce domaine du se reconnaître entre soi il y ait plus place pour de l'erreur que par exemple dans les choix de l'amour, qui même quand ils sont mauvais sont toujours les bons. Mais, deuxième raison, à supposer que l'on convoque l'erreur possible, qui le dira : le passant non nommé, le passeur, l'analyste du passant, la communauté auprès de laquelle ça peut ne pas passer du tout ? Tous sont mal placés pour le dire. La formule d'ailleurs est intéressante car en fait elle convoque implicitement ce que j'ai appelé un point de surplomb du dispositif, d'où un super-sujet supposé savoir pourrait rendre un jugement de Salomon.

Maintenant, ces aléas de la nomination, est-ce une condamnation pour le dispositif ? Je ne le crois pas. La valeur de ce dispositif ne tient pas aux nominations – si c'était le cas, il aurait déjà disparu. Elle tient d'abord à ce qu'a de précieux l'expérience du passant dans le dispositif, mais plus généralement au « transfert de travail » qu'il produit chez tous les participants du dispositif (passants, passeurs, cartels) et plus largement l'École et ses analystes. Je sais que certains n'aiment pas cette expression de transfert de travail, mais je peux le dire autrement : la valeur principale du dispositif, en actualisant la question de « l'être » de l'analyste, c'est de parer, ou de contribuer à parer, à ce que Lacan a appelé l'analyste fonctionnaire, celui qui, sans plus se tourmenter du « quoi et qu'est-ce ? », est ritualisé, fonctionne par routine, habitude, qui comme il le dit a appris à appuyer sur les bons boutons (les bons boutons, ce sont en premier lieu ceux du déchiffrement, n'est-ce pas ?). Peut-être d'ailleurs que tout analyste a ses moments fonctionnaire, ce n'est pas une différence des personnes. Or, l'idée de Lacan était que quand on se contente de fonctionner on n'a aucune chance de répondre à l'urgence : ni à celle de la fin des analyses que l'on dirige, car pour la fin il n'y a pas de bons boutons, ni aux urgences de l'époque. Je conclus donc qu'indépendamment des nominations, la fonction de la passe comme dispositif d'alerte, j'avais aussi dit d'intranquillité, n'est donc pas de trop pour faire une École où il y ait du psychanalyste comme limite à l'horreur de savoir les conséquences de l'ICS. Sinon, il ne reste que la glue associative.